

Présentation

François Peraldi

Psychanalyse et traduction
Volume 27, Number 1, mars 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/003819ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/003819ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Peraldi, F. (1982). Présentation. *Meta*, 27(1), 60–62.

<https://doi.org/10.7202/003819ar>

II

LA TRADUCTION DANS LE DISCOURS PSYCHANALYTIQUE

PRÉSENTATION

Dans cette région du monde, l'Amérique du Nord, où, lorsqu'on prononce le nom de Freud devant un psychanalyste, il n'est jamais tout à fait certain qu'il sache s'il s'agit de Sigmund ou d'Anna, tant c'est l'opinion de cette dernière et de ceux qui prétendent régner sur le monde psychanalytique en son nom, qui semble y prévaloir quant au sens qu'il convient de donner à l'œuvre de son père — comment ici ne pas évoquer fugitivement les mères, sœurs (Élizabeth Nietzsche) et filles abusives dont la biographie des génies est souvent encombrée —, un auteur comme Patrick Mahony qui connaît l'œuvre de Freud mieux que quiconque y apparaît comme un phare d'autant plus lumineux qu'isolé. C'est très précisément la raison pour laquelle son texte, consacré aux sens du mot traduction (*Übersetzung*) dans l'œuvre de Freud où, au début tout du moins, on le rencontre fréquemment; ainsi qu'à la place de « traduire » (*Übersetzen*) dans l'activité de l'analyste, ouvre ce chapitre.

Ce texte nous est d'autant plus précieux que, faisant retour au texte allemand original, il nous montre comment la traduction elle-même, pourtant de bonne tenue de Strachey, tend à masquer, à voiler, l'importance du concept de traduction dans le texte freudien, en rendant le mot *Übersetzung* tantôt par « convey » ou « transposition » dans une sorte de vacillement, de flou sémantique qui ne reflète en aucune manière l'assurance avec laquelle Freud l'introduit.

Toutefois le texte de Mahony ne nous a pas semblé devoir suffire à poser la question de la place et surtout du sens qu'il convient d'accorder au concept de traduction, d'une part parce qu'il ne nous semble pas que Mahony ait suffisamment tenu compte de la structure de signifiant du *Vorstellung-Repräsentanz* freudien et que, d'autre part il ne met jamais le signifié, le sens, entre parenthèses afin de mieux repérer et de dégager la logique qui prévaut — dans les exemples mêmes de Freud — dans l'organisation du matériau refoulé et qui apparaît comme une véritable logique du signifiant qui ne mène jamais à un signifié ultime qui se serait perdu, mais au contraire, à un signifiant nodal dénué de toute signification, de tout sens, un pur organisateur structural comme, par exemple, la formule de la triméthylamine, développée dans le rêve de l'injection

faite à Irma, qui n'est pas là pour évoquer l'odeur de sperme, mais bien plutôt pour structurer les représentants du rêve en une sorte de rythme d'éparpillement en trois fois trois et, au-delà de cette fonction d'éparpillement, pour répondre, comme le souligne Lacan, à la question du sens du rêve que s'y pose Freud : à savoir qu'au-delà du mot il n'y a pas comme butée ultime un sujet qui, en utilisant les mots leur donnerait un sens, mais que c'est le mot lui-même qui est au-delà du sujet qui questionne, et qu'au-delà d'une certaine limite, c'est le sujet qui s'anéantit devant la pure présence du mot, du mot ultime que fait surgir une «voix qui n'est la voix de personne» (Lacan), et que c'est là le lieu de l'inconscient.

C'est donc plutôt une translittération que la compréhension freudienne semble impliquer et qu'il s'agirait effectivement d'ajouter, de substituer?, à une conception de la traduction toujours encombrée de la question du sens; une translittération qui ouvrirait, en quelque sorte, le champ d'une interprétation véritablement psychanalytique, et non cette sorte de symbolique nauséabonde à laquelle la vulgarisation psychanalytique nous a accoutumés, du genre: une clé = un pénis et une serrure = un vagin. Une interprétation comme celle dont il est question dans le travail sur le rêve, où les statuts respectifs de ce qui est de l'ordre du signifiant d'une part et de tout ce qui relève du sens (signifié, valeur, connotation voire référence) de l'autre seraient toujours rigoureusement repérés par rapport aux trois grandes catégories fondamentales de la psychanalyse: le Symbolique, le Réel et l'Imaginaire.

Un repérage qui est essentiel au statut de la psychanalyse, ou plus exactement du discours de la psychanalyse étant donné l'ambiguïté à laquelle l'emploi de termes courants semble le condamner, si l'on ne tient pas compte de l'opération traduisante que ces termes subissent en entrant dans le discours psychanalytique, comme nous le montre, de façon très remarquable, le texte de Derrida.

Car au fond c'est un étrange renversement du sens habituel du mot traduction qui s'opère chez Freud et dans le discours psychanalytique en tant que tel, puisque d'une part c'est de signifiant en signifiant que se noue et se meut la chaîne signifiante qu'il s'agit de dégager des effets du refoulement (Je pense ici aux remarques très éclairantes de René Major dans son commentaire de l'analyse de *l'Homme aux rats*, dans *Rêver l'autre*, où ce signifiant *rat* ne vaut pas tant par son sens ou son référent, que par son renvoi à des mots nœuds de l'analyse de *l'Homme aux rats*, des points de capiton, comme : *Rathaus* (qui signifie Hôtel de ville), ou *Frau Hofrat*, etc.), et que d'autre part la traduction y opère au-dedans de la langue. Ce à quoi nous faisons allusion en indiquant le choix de Freud d'employer des mots usuels pour leur faire dire autre chose : «les mêmes mots changeant tout à coup de sens, débordant de sens et même le sens, et néanmoins impassibles, à eux-mêmes identiques, imperturbables, nous donnant encore à lire, dans le nouveau code de cette traduction anasémique, ce qu'il aurait fallu de l'autre mot, le même, avant la psychanalyse, cette autre langue qui se sert des mêmes en leur imposant «un changement sémantique radical».

Mais la traduction dans le registre même du discours du sujet, du sujet de l'inconscient celui qui, dans les psychoses parle, comme s'il était libéré des entraves du refoulement pour la plus grande horreur des normopathes —

trouve encore une autre fonction, tout à fait vitale celle-là, en ce qu'elle permet au sujet d'échapper aux effets dévastateurs et mortifères de la langue maternelle lorsqu'aucune loi n'y est introduite, qu'aucun processus de refoulement n'est mis en place du fait de la carence du père symbolique dans le discours de la mère. Il faudrait entrer ici dans des détails théoriques qui nous entraîneraient beaucoup trop loin et nous nous contenterons donc de cette allusion pour le moins elliptique en renvoyant le lecteur curieux d'en savoir plus au séminaire de Lacan sur les Psychoses qui vient de paraître. Le travail de traduction auquel s'est livré Louis Wolfson, et qui est commenté dans ce chapitre, n'est certainement pas à prendre comme la production incohérente et désordonnée d'un « esprit dérangé par les noires vapeurs de la bile » comme on disait autrefois, mais, bien au contraire, comme le témoignage le plus véridique du caractère absolument fondamental du rapport du sujet au signifiant, quoique, dans le cas des psychoses, profondément perturbé. Nous retrouvons dans les essais de « phonétique transformationnelle » de Wolfson la tentative désespérée d'un sujet humain de se reconstituer un rapport stable au langage, à un langage qui, cependant, ne cesse de se défaire du fait du caractère mortifère pour le psychotique de la parole de la mère. Certes cette phonétique n'est pas scientifique au sens que les linguistes donnent à ce terme, mais elle montre en tout cas, à un tout autre niveau que celui de la scientificité de la connaissance de la langue, que l'existence même du sujet et de sa pensée tient toute entière dans le rapport qui le lie au phonème, au signifiant, et que si le signifiant devient inutilisable, le sujet s'anéantit et avec lui toute forme de pensée réflexive. Avec la phonétique transformationnelle de Louis Wolfson, nous voyons, littéralement mise à nu, parce que profondément menacée de dissolution, cette fonction vitale de la parole et du langage en acte, d'un langage qui n'a conservé de toutes ses caractéristiques que celle-là même qui assure sa vie et son mouvement: les processus transformationnels, ou encore ce que Peirce nomme la sémiuse, pourquoi ne pas dire ici, sa traductibilité *ad infinitum*.

F. P.